

La vérité



Il est nécessaire d'établir la vérité, non seulement pour avoir une connaissance de la réalité, mais aussi pour accorder les hommes sur une vision commune et prendre des décisions en conséquence, comme c'est le cas dans un procès.

La question de la vérité renvoie à une double exigence, intellectuelle (celle de « bien penser ») et morale (celle de « bien agir ») : il s'agit, d'une part, de connaître la vérité, et, d'autre part, de dire la vérité. Mais l'esprit humain est-il réellement à la hauteur de cet idéal ? Si la philosophie met la vérité au centre de ses préoccupations, un débat existe sur la définition même du terme, et surtout sur les voies pour y parvenir.

Les notions

Le sujet, l'art, la raison et le réel, la démonstration, l'interprétation, l'État, la société, la morale, le devoir

Les auteurs

Descartes, Freud, Hume, Kant, Machiavel, Nietzsche, Pascal, Platon

Les repères

Croire/savoir, objectif/subjectif

Qu'est-ce que la vérité ?

● Un rapport de l'esprit à la réalité

■ La vérité est traditionnellement définie comme **correspondance** entre l'idée et la chose : une pensée vraie est une pensée conforme à son objet.

■ La vérité n'est donc pas la réalité elle-même, mais elle réside dans un **rapport adéquat** de l'esprit à la réalité, supposant une mise en forme convenable de celle-ci par la raison (☞ **la raison et le réel**).

▮ Ainsi la vérité est-elle rigoureusement établie en sciences, par les voies de la démonstration (logique, mathématique), de la preuve expérimentale (sciences naturelles) ou de l'argumentation (sciences humaines). Mais il n'est pas toujours possible d'établir la vérité scientifiquement (☞ **la démonstration**).

● Un besoin théorique et pratique

■ Le **relativisme*** consiste à reconnaître à chaque point de vue sa part de vérité, tout en considérant qu'aucun n'est absolument vrai : « l'homme est la mesure de toute chose », disait Protagoras (☞ **objectif/subjectif**).

■ L'expression « à chacun sa vérité » n'a toutefois pas de sens puisque les hommes ont besoin de s'accorder sur une vision commune de la réalité, et qu'ils y parviennent dans une large mesure. Dans un procès, par exemple, on cherche à établir la vérité à partir de la confrontation de différentes versions et de différents témoignages sur les mêmes faits. De même dans le dialogue, où l'on confronte des opinions.

● Un idéal philosophique

■ Si la vérité est une, les moyens d'y accéder sont multiples et complémentaires : outre la science, l'art ou encore l'expérience quotidienne nous apprennent quelque chose sur la réalité. Comme le dit Pascal dans les *Pensées*, il faut distinguer la « vérité des sciences », connue par la **raison**, et la « vérité de l'homme », connue par le **cœur** (☞ **la raison et le cœur**).


■ En se désignant elle-même comme « amour de la sagesse », la philosophie se présente comme l'expression d'un désir de vérité au plus profond de l'homme. « Ce à quoi nous aspirons, c'est le vrai », écrit Platon dans le *Phédon* (☞ **la philosophie**).

Douter est-ce désespérer de la vérité ?

Douter signifie hésiter, être incertain, s'abstenir de juger parce qu'on estime ne pas avoir les connaissances suffisantes pour le faire. Mais si la vérité apparaît trop lointaine, trop difficile à atteindre, cela ne risque-t-il pas de nous plonger dans le renoncement, voire le désespoir ?

La réponse de Montaigne

La vérité n'est pas à notre portée : il faut reconnaître la faiblesse de notre esprit.

 Si me faut-il voir enfin, s'il est en la puissance de l'homme de trouver ce qu'il cherche, et si cette quête qu'il y a employée depuis tant de siècles, l'a enrichi de quelque nouvelle force et de quelque vérité solide. Je crois qu'il me confessera, s'il parle en conscience, que tout l'acquêt¹ qu'il a retiré d'une si longue poursuite, c'est d'avoir appris à reconnaître sa faiblesse. L'ignorance qui était naturellement en nous, nous l'avons, par longue étude, confirmée et avérée. Il est advenu aux gens véritablement savants ce qui advient aux épis de blé : ils vont s'élevant et se haussant la tête droite et fière, tant qu'ils sont vides, mais, quand ils sont pleins et grossis de grain en leur maturité, ils commencent à s'humilier et à baisser les cornes. Pareillement, les hommes ayant tout essayé et tout sondé, n'ayant trouvé en cet amas de science et provision de tant de choses diverses rien de massif et ferme, et rien que vanité, ils ont renoncé à leur présomption et reconnu leur condition naturelle.

1. L'acquis.

MONTAIGNE, *Apologie de Raymond Sebond*, vers 1580.

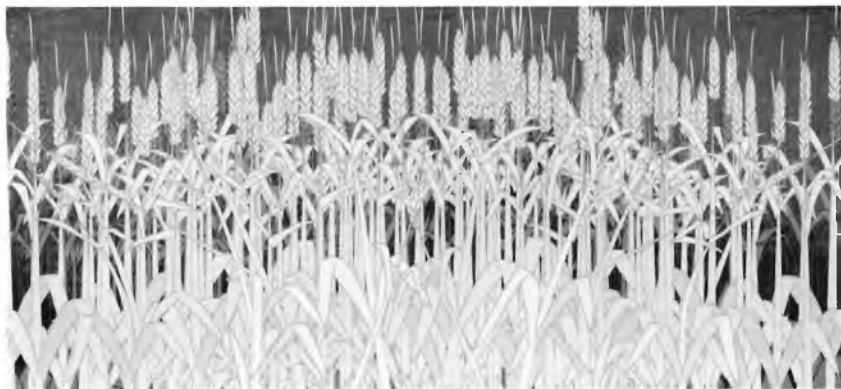
Ce que dit Montaigne

► Montaigne critique la **vanité** de l'esprit humain qui le pousse à s'enorgueillir de connaissances toujours plus étendues. En réalité, la science est une activité par laquelle on mesure avec toujours plus d'acuité l'étendue de notre **ignorance**.

► Le paradoxe est que l'accroissement de la connaissance ne diminue pas l'ignorance mais ne fait que la confirmer : plus on en sait, plus on

prend conscience de ce qu'il nous reste à savoir. Montaigne se souvient sans doute de la phrase de Socrate : « Je ne sais qu'une seule chose, c'est que je ne sais rien. » Le savoir est toujours recherché, jamais possédé.

■ Il faut reconnaître la faiblesse de notre esprit : le **doute** n'est pas l'indice d'un désespoir mais une forme de sagesse, car l'ignorance est la « condition naturelle » des hommes. Par la métaphore du blé qui mûrit, Montaigne rappelle que le temps se charge en général de rabattre la présomption des hommes.



Les enjeux philosophiques

Si « douter » est bien une situation inconfortable pour un esprit en proie à l'hésitation ou à l'absence de certitude, « désespérer » peut sembler excessif et présuppose qu'une attente a été déçue. Mais la vérité est-elle toujours désirée et désirable ? Le doute ne peut-il être recherché pour lui-même et utilisé comme méthode ?

Les limites de l'esprit humain

■ La sagesse de Montaigne le conduit à adopter une position sceptique. Le **scepticisme*** est un courant philosophique fondé sur l'idée que nous ne pouvons pas atteindre à une connaissance certaine du réel. Il prône en conséquence la suspension du jugement et la pratique du doute.

■ Cette attitude n'est pas nécessairement l'expression d'une forme de désespoir. Pour son fondateur, Pyrrhon (365-275 av. J.-C.), le scepticisme est au contraire la seule voie vers le bonheur. Puisque la quête de la vérité est vaine, mieux vaut s'en abstenir : celui qui cherche la vérité s'expose à une déception permanente, et donc à une forme de désespoir, tandis que celui qui s'y rend indifférent offre à son âme la tranquillité (l'**ataraxie***).

■ L'autre vertu du scepticisme est de préserver du **dogmatisme***, c'est-à-dire de la tendance à affirmer ce que l'on croit comme vrai en excluant toute discussion possible. Les hommes, étant naturellement enclins à être « dogmatiques » dans leurs opinions, sont impatients et intolérants : il faut donc rabattre leurs prétentions en leur rappelant ce que Hume nomme « les infirmités de l'esprit humain » dans son *Enquête sur l'entendement humain*. Le doute apparaît alors comme une attitude raisonnable, mesurée et réfléchie (☞ **hume**).



L'indifférence de Pyrrhon

On raconte que Pyrrhon, qui ne tenait rien pour certain, accordait sa vie à sa doctrine : ainsi il suivait sa route quoi qu'il y rencontrât, chariot, précipice ou chien. Il ne dut sa longue vie (Pyrrhon vécut jusqu'à 85 ans) qu'à la sollicitude de ses disciples qui, fort heureusement, le soustrayaient souvent au danger. Anaxarque, qui lui avait enseigné le scepticisme, tomba un jour dans un bourbier : Pyrrhon ne vit pas de raison assurément valable de l'en tirer et l'y laissa. Alors que certains lui en firent reproche, Anaxarque félicita son disciple pour son indifférence et son absence d'attachement.

Le doute philosophique

■ Le doute risque certes de paralyser l'action et la pensée – il peut être désespérant si l'on y reste enfermé – mais il peut aussi être le point de départ d'une **recherche de la vérité**. C'est en effet par le doute que l'on commence à remettre en question les préjugés et que l'on entre dans la réflexion. Si la philosophie consiste bien à examiner nos croyances, nos manières de vivre et le sens des choses, elle nécessite le doute, ou à tout le moins une prise de distance pour ne pas être naïf et exercer son esprit critique. Dans ce cas, le doute n'est pas le symptôme de l'incertitude mais le moyen d'affermir nos pensées (☞ **philosophie**).

Le doute n'est pas le symptôme de l'incertitude mais le moyen d'affermir nos pensées.

■ C'est pourquoi Alain dit que « le doute est le sel de l'esprit » : il est la pointe par laquelle on ravive la pensée pour renouveler les connaissances. Il distingue donc cette « **incrédulité** », qui est utile et saine, car volontaire, du doute forcé, du « doute de faiblesse » et du « doute triste » dans lesquels entre celui qui s'aperçoit qu'il s'est trompé. « Le vrai c'est qu'il ne faut jamais croire, et qu'il faut examiner toujours », déclare Alain dans ses *Propos* (☞ **croire/savoir**).

■ De même, dans la *Logique*, Kant distingue le « doute critique » du « **doute sceptique** ». Par opposition au sceptique qui renonce à tout jugement, « le vrai philosophe suspend simplement le sien tant qu'il n'a pas

de raisons suffisantes de tenir quelque chose pour vrai ». Il ne s'agit pas de renoncer à la vérité, mais d'éviter de confondre le certain et l'incertain en formulant des jugements définitifs alors qu'on ne dispose pas encore les éléments suffisants pour le faire ([voir](#)). Pour les mêmes raisons, Descartes fait même du doute une **méthode** consistant à considérer comme faux tout ce qui n'est pas absolument certain ([sur ce sujet](#)).

La vérité en question

► Se demander si le doute peut nous amener à désespérer de la vérité sous-entend que la vérité serait un idéal et que le fait de ne pas la posséder pourrait nous plonger dans le désespoir. Mais on pourrait se demander si le besoin de vérité existe réellement.

► Les hommes ne cherchent pas toujours la vérité et prennent au contraire plaisir au **mensonge** lorsqu'il ne met pas leurs intérêts en jeu : tel est le cas, par exemple, de la fiction ou de l'illusion en art. Nietzsche estime que si la vérité est préférée, c'est parce qu'elle est au service de certains instincts. Les hommes ayant besoin d'accorder leurs points de vue sur le monde, ils ont décidé de tenir certaines choses pour vraies et d'autres pour fausses : « les vérités sont des illusions dont on a oublié qu'elles le sont », déclare-t-il dans *Le Livre du philosophe*, car elles ne sont que certaines interprétations de la réalité privilégiées parmi d'autres possibles ([voir](#)).

► Le problème survient quand, à l'image du philosophe platonicien, on voit dans la vérité le but ultime de la vie, alors que celle-ci est **au service de la vie**. En soi la vérité n'est pas plus désirable que le mensonge, à moins d'avoir un esprit tourné de telle sorte qu'on ne supporte pas le désordre. D'où vient en effet la volonté de vérité, sinon de la peur et du besoin de stabilité ([l'interprétation](#)) ?

► Seul ce besoin de vérité propre au philosophe fait associer le doute au désespoir, alors que celui-ci, comme tout ce qui porte une contradiction, est fécond et peut embellir la vie : il suffit pour s'en convaincre de regarder l'artiste au travail. Ce n'est pas le doute qui est désespérant, mais la volonté permanente d'y mettre fin pour établir des certitudes : heureusement, comme le dit Nietzsche dans *Le Livre du philosophe*, « nous avons l'art pour ne pas mourir de la vérité » ([voir](#)).

Ce n'est pas le doute qui est désespérant, mais la volonté permanente d'y mettre fin pour établir des certitudes.

Les dissertations

Doit-on toujours dire la vérité ?

- Ne pas dire la vérité peut signifier mentir activement, c'est-à-dire parler contre sa pensée, ou bien mentir par omission, c'est-à-dire taire la vérité quand on la connaît.
- Est-ce un devoir moral de dire la vérité en toute circonstance ? Il est admis comme une règle générale que mentir est immoral, mais l'adverbe « toujours » incite à se demander s'il n'est pas parfois nécessaire de faire des exceptions à cette règle.
- Il faut alors se demander au nom de quel principe de telles exceptions pourraient se justifier, l'expression « doit-on » renvoyant avant tout à l'idée d'un devoir moral.

Un plan possible

- Le menteur a le « cœur double », dit Augustin dans *Du mensonge* : c'est « celui qui pense quelque chose en son esprit, et qui exprime autre chose dans ses paroles ou dans tout autre signe ». Une telle volonté de tromper est inacceptable car elle ruine toute confiance possible entre les hommes.
- Toute règle générale peut cependant souffrir des exceptions dans des situations particulières, notamment si c'est dans l'intérêt de celui auquel on ment. On peut ainsi être amené à mentir par humanité, dans le souci de ne pas blesser quelqu'un par des vérités qu'il n'a pas besoin d'entendre. Machiavel rappelle en outre que les responsabilités du prince l'obligent à recourir parfois au mensonge pour le bien de l'État (Machiavel).
- Mais la responsabilité ou la bienveillance peuvent constituer des prétextes faciles pour se dérober à une situation inconfortable. C'est pourquoi Kant estime qu'on doit toujours dire la vérité. Dans *D'un prétendu droit de mentir par humanité*, il reconnaît que dire le vrai n'est pas toujours possible car il se peut qu'on ne le connaisse pas, bien que cela n'entre pas dans la catégorie du mensonge. Mais être « vérac », c'est-à-dire sincère dans ses propos, est selon lui un devoir moral inconditionnel (Kant).

Les notions L'État, la morale, le devoir

L'exigence de vérité est-elle compatible avec le souci d'être tolérant ?

■ On oppose ici une « exigence » théorique (penser conformément à la réalité) et un « souci » moral (respecter ceux qui ne pensent pas comme nous).

■ La question se présente comme un dilemme puisqu'on est invité à privilégier l'un au détriment de l'autre, alors que les deux seraient nécessaires : dans un monde idéal, chacun chercherait la vérité et la dirait tout en respectant les autres et en comprenant leurs faiblesses.

■ Mais cette incompatibilité supposée n'est pas évidente : n'est-il pas possible de se montrer tolérant sans pour autant mépriser la vérité ? Quelles seraient les conditions d'une telle attitude ?

Un plan possible

■ Tolérer consiste à admettre chez autrui des opinions qu'on ne partage pas ou des actions qu'on désapprouve. Or accepter n'est pas adhérer ni approuver (le verbe latin *tolerare* signifie supporter un fardeau physique ou moral) : le souci d'être tolérant est avant tout un souci pratique, celui de vivre avec les autres sans être continuellement en conflit avec eux.

■ Mais que devient alors l'exigence de vérité ? La tolérance ne rend pas service à celui qui se trompe puisqu'elle le laisse prisonnier de son ignorance ou de ses illusions. Dans la mesure où la réalité doit s'imposer à l'esprit, Freud estime que « la vérité ne saurait être tolérante » : il faut éduquer et non pas laisser subsister l'erreur (237).

■ Or éduquer n'est pas contraindre. La tolérance n'exprime donc pas un mépris de la vérité mais le refus d'être violent en son nom. Comme le dit Alain dans ses *Définitions*, c'est « un genre de sagesse qui surmonte le fanatisme, ce redoutable amour de la vérité ». La modération et la modestie font préférer le dialogue à la violence, car l'intolérance est un mal pire que l'erreur.

Les notions

la société, la morale, le devoir

Les explications de textes

■ Des extraits des œuvres suivantes sont expliqués dans l'ouvrage.

DESCARTES, *Discours de la méthode*,

■ le sujet p. 10

PLATON, *Phédon*,

■ la raison et le réel p. 122

HUME, *Enquête sur l'entendement humain*,

■ Hume p. 295

MACHIAVEL, *Le Prince*,

■ Machiavel p. 314

NIETZSCHE, *Le Gai Savoir*,

■ Nietzsche p. 326